



La vengeance, ressort mobilisateur de l'État islamique

Myriam Benraad

DANS **POLITIQUE ÉTRANGÈRE 2017/4 Hiver**, PAGES 53 À 62

ÉDITIONS **INSTITUT FRANÇAIS DES RELATIONS INTERNATIONALES**

ISSN 0032-342X

ISBN 9782365677578

DOI 10.3917/pe.174.0053

Date de mise en ligne : 13/12/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-politique-etrangere-2017-4-page-53?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Institut français des relations internationales.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

La vengeance, ressort mobilisateur de l'État islamique

Par **Myriam Benraad**

Myriam Benraad est professeur assistant en science politique et études de sécurité à l'université de Leyde, spécialiste du Moyen-Orient et du djihadisme contemporain. Elle est l'auteur de *L'État islamique pris aux mots*, Paris, Armand Colin, 2017 et *Irak, la revanche de l'Histoire. De l'occupation étrangère à l'État islamique*, Paris, Vendémiaire, 2015.

Au cœur des motivations des terroristes de l'État islamique figure la vengeance, contre un Occident vu comme l'héritier du colonialisme, et plus généralement comme agresseur des musulmans. La dimension émotionnelle est donc forte, qui induit la définition d'une identité collective et la déshumanisation de l'adversaire. Si le revanchisme est au cœur du récit djihadiste, il faut démonter sur le long terme ce discours, qui ne disparaîtra pas avec l'emprise territoriale de Daech.

politique étrangère

Le 5 juillet 2016, quelques jours avant l'attentat qui allait ensanglanter la promenade des Anglais à Nice, le centre médiatique Al-Hayat, l'une des branches de propagande officielles de l'État islamique, diffusait en français un *nachid*¹ rendant hommage aux attaques de Paris et Bruxelles de novembre 2015 et mars 2016. Intitulé «Ma vengeance», l'hymne terroriste est d'une rare virulence. Sont ainsi tour à tour mentionnés des «corps entassés», en référence aux victimes des frappes aériennes dans la zone syro-irakienne, des «ceintures [d'explosifs] branchées», des «couteaux bien aiguisés», des «gros calibres chargés» et des «cibles localisées». La France est accusée d'être responsable de la vague d'attentats qui l'a frappée depuis la tuerie de *Charlie Hebdo* en janvier 2015, en raison de sa «guerre impitoyable» contre l'islam et les musulmans. Évoquant une «agression» ancienne, et les crimes et spoliations dont la France se serait historiquement rendue coupable, le chant djihadiste dépeint la renaissance du califat comme une vengeance «louable», dont l'objectif est d'asseoir une domination mondiale de l'islam. Pour ce faire, l'État islamique promet de sanglantes représailles à ses adversaires.

1. Poème musical musulman, très populaire dans le monde arabe et chanté *a cappella* ou accompagné d'instruments. Le *nachid* évoque croyances, histoires, événements ; il joue un rôle significatif dans la propagande de l'État islamique en appuyant au premier chef ses efforts d'endoctrinement et de recrutement.

Assurer la domination de l'identité revancheurde

Vengeance. Le vocable n'est pas nouveau dans la narration djihadiste, et il lui est même en large part consubstantiel. Le Jordanien Abou Mousab Al-Zarqawi, reconnu comme l'un des pères fondateurs de l'État islamique d'Irak lors de sa fondation en octobre 2006, en avait fait un sujet phare, l'invoquant à longueur de déclarations orales et de communiqués écrits.

Zarqawi était intimement convaincu d'être venu combattre les troupes américaines en Irak pour sauver l'honneur des sunnites, restaurer leur dignité, et pour infliger une défaite cinglante aux armées occidentales et à leurs alliés. Avant lui, Oussama ben Laden, figure incontestée du djihad global, et considéré comme un « cheikh » par l'État islamique, en avait aussi fait sa principale référence. En 1998, dans un entretien accordé à la chaîne de télévision satellitaire Al-Jazeera, il déclarait que le djihad était un devoir pour tous, et que Dieu accorderait leur revanche aux musulmans en infligeant de terribles souffrances à leurs ennemis.

Sur fond d'expansion continue de la menace djihadiste depuis plus d'une décennie, force est de constater que le dissident saoudien et ses successeurs ont tenu leur promesse. C'est ainsi sous le sceau de la vengeance que les attentats historiques du 11 septembre 2001 ont tout d'abord été revendiqués par Al-Qaïda ; et c'est encore au nom de la vengeance que l'État islamique a signé une série ininterrompue d'attaques sanglantes aux quatre coins du monde.

Or la vengeance comme cadre² du djihadisme radical, lourd d'émotions, et comme ressort de mobilisation, n'a fait l'objet d'aucune analyse approfondie, au-delà des commentaires à chaud, immédiats. Ses rapports étroits aux capacités de persuasion et de recrutement de l'État islamique ont ainsi souvent été occultés. Tout à la fois récit, promesse et action, la vengeance occupe une place fondamentale et remplit ici plusieurs fonctions. En premier lieu, c'est elle qui « moralise » la violence, en l'assimilant à une « revanche de Dieu », tout autant qu'elle facilite la construction d'un ennemi radical, aux antipodes de l'univers que le « musulman vengeur » a façonné. Par sa résonance affective, la vengeance modèle, de plus, une communauté d'action dont les membres, des dirigeants aux simples sympathisants, se retrouvent profondément liés les uns aux autres. En soi, la vengeance offre des clés d'analyse et de compréhension inédites, susceptibles d'éclairer la phénoménale résilience du djihadisme moderne.

2. On se réfère ici aux travaux des sociologues Robert D. Benford et David A. Snow sur les cadres et opérations de cadrage dans les mouvements sociaux. R. D. Benford et D. A. Snow, « Frame Alignment Processes, Micromobilization, and Movement Participation », *American Sociological Review*, vol. 51, n° 4, 1986.

Vengeance divine et moralisation de la violence

Sans doute est-il utile de rappeler d'emblée que comme motif de la violence politique, la vengeance est aussi vieille que l'humanité, et antérieure à l'histoire de la civilisation elle-même. Ses premières traces remontent ainsi aux premières communautés d'hommes et de femmes. À la fois attitude et pratique, cette vengeance est universelle ; seules varient ses formes sociales et culturelles. Dès lors, comment la définir ? Quels traits mettre en exergue ? Pourquoi la vengeance est-elle si centrale dans le discours d'une majorité d'activismes violents, au premier rang desquels celui de l'État islamique ? Il est frappant d'observer que l'abondante littérature consacrée au phénomène – de facture très inégale, d'une référence à l'autre – fait quasiment l'impasse sur la dimension doublement symbolique et instrumentale, se contentant souvent de restituer de manière schématique la propagande djihadiste et les paroles de militants, sans jamais pousser jusqu'au fond de leur genèse.

On n'entend pas ici dresser un état des lieux des recherches pluridisciplinaires sur la problématique de la vengeance qui, en dehors de l'étude du djihadisme, peut être plus sérieusement conceptualisée. Sur le plan théorique, l'idée de vengeance est rarement dissociée de celle de représailles, lesquelles revêtent néanmoins une forme plus régulée dans le contexte de guerres conventionnelles dont le premier dessein est de décourager l'adversaire. La vengeance qui anime les djihadistes est, au contraire, plus intense et inscrite dans la durée. Ce type de nuance n'est pas secondaire et permet d'établir des distinctions importantes entre vengeance, châtement, rétribution et justice. Ce dernier concept est tout aussi fondamental dans le récit djihadiste, la vengeance étant vécue comme une justice destinée à réparer le tort fait aux musulmans, leur humiliation et leur oppression. Les catégories ne manquent pas pour justifier le djihad armé et les tourments imposés au reste du monde. Aussi primitive et brutale puisse-t-elle paraître, la vengeance d'un groupe comme l'État islamique participe au premier plan d'un sens moral qui enrobe son action violente – du moins est-ce ainsi que les djihadistes le perçoivent, et le vivent.

La traduction arabe de « vengeance » est essentiellement rendue par le mot *qisas*, qui appartient à la tradition et renvoie aux « justes représailles », à la justice rétributive pour tous ceux ayant tué ou infligé des maux, ou la mort, aux musulmans³. C'est de cette vengeance que se réclament les djihadistes

3. Il s'agit de la loi du talion, ainsi exprimée dans le Coran : « Ô les croyants ! On vous a prescrit le talion au sujet des tués : homme libre pour homme libre, esclave pour esclave, femme pour femme. Mais celui à qui son frère aura pardonné en quelque façon doit faire face à une requête convenable et doit payer des dommages de bonne grâce. Ceci est un allègement de la part de votre Seigneur, et une miséricorde. Donc, quiconque après cela transgresse, aura un châtement douloureux. » (2:178.)

lorsqu'ils assassinent impassiblement leurs opposants. La « province de l'Euphrate » (*wilayat al-Furat*) de l'État islamique publiait le 27 mars 2016 une vidéo intitulée *Al-'ayn bi-l-'ayn*, (« Œil pour œil »), se rapportant en l'espèce au verset 45 de la sourate 5 du Coran (« La table servie »), pour revendiquer les attentats de Bruxelles : « Et Nous y avons prescrit pour eux vie pour vie, œil pour œil, nez pour nez, oreille pour oreille, dent pour dent. Les blessures tombent sous la loi du talion. Après, quiconque y renonce par charité, cela lui vaudra une expiation. Et ceux qui ne jugent pas d'après ce qu'Allah a fait descendre, ceux-là sont des injustes. »

La notion d'une rétribution « livrée » à l'humanité à travers le djihad fonde la représentation du monde des combattants de l'organisation terroriste, lesquels pensent s'inscrire dans l'histoire abrahamique (*millat Ibrahim*), et s'en revendiquent comme héritiers. La violence est licite car c'est Dieu qui a ordonné la vengeance et les moyens de la conduire, à l'exception du fait que les djihadistes ont choisi de ne pas attendre le Jugement dernier pour l'exécuter, mais de la mettre en œuvre ici et maintenant. Déjà, lors du meurtre du pilote jordanien Mouath Al-Kassasbeh en janvier 2015, vêtu d'une tunique orange et immolé de manière abjecte dans une cage, l'État islamique se targuait d'une « terreur juste » (*irhab 'adil*), répondant aux bombardements de la coalition alliée. « On fait partie de l'État islamique et on est là pour venger nos familles et nos proches de l'intervention française en Syrie », avait par ailleurs asséné l'un des terroristes du Bataclan à plusieurs otages lors du massacre du 13 novembre 2015. Une décennie plus tôt, Al-Zarqawi se glorifiait également des « batailles vengeresses » lancées par les siens « dans toute la Mésopotamie ».

Construire l'ennemi, puis le déshumaniser

La centralité de la vengeance dans le discours djihadiste a pour effet d'enclencher un double processus : tout d'abord la construction d'une altérité radicale, puis la volonté de détruire un ennemi entièrement déshumanisé. Pareil processus n'est pas propre aux mouvances djihadistes, et de larges pans de nos sociétés sont tout autant hantés par ces schémas de pensée binaires, diabolisant l'adversaire pour, en retour, mieux se poser en autorité morale absolue. Se venger, c'est pointer du doigt un « autre ». Le récit de l'État islamique est symptomatique de cette altérisation, de cette désignation du « Mal » supposé. Pour le groupe, tous ceux qui ne se tiennent pas à ses côtés sont nécessairement des adversaires de Dieu. L'« autre » étant radicalement différent et ontologiquement mauvais, il est dès lors plus facilement identifiable, et la vengeance susceptible de prendre une tournure plus concrète par un passage à l'acte – la violence djihadiste. Cette antithèse du « nous » contre « eux » nous en apprend plus sur la projection apocalyptique de l'État islamique.

La représentation de l'Occident comme cristallisant une détestation grossière et aveugle est édifiante⁴. Elle permet de saisir la force mobilisatrice des ressorts revanchistes de la propagande élaborée par l'État islamique et s'apparente, en l'occurrence, à une hostilité anti-occidentale fondée sur le rejet de sa modernité et sur un continuum d'images péjoratives et réductrices développées au fil des siècles. L'élaboration et la diffusion de stéréotypes « occidentalistes » remontent en effet à la pensée occidentale elle-même, et plus spécifiquement au xix^e siècle, alors que se posaient déjà les questions du colonialisme, de l'impérialisme, du matérialisme et de l'individualisme, et plus amplement d'un mode de vie occidental déjà perçu par les islamistes conservateurs comme débauché, que seul un sacrifice héroïque, éthique, serait en mesure d'exorciser. À la suite du 11 septembre 2001, cette vision noircie de l'Occident a inspiré un grand nombre des attaques vengeresses qui ont ciblé l'Europe et les États-Unis en particulier, tenus responsables de la faillite morale, sociale et politique du monde musulman.

Pourtant, par son revanchisme funèbre, l'État islamique ne se distingue guère en définitive de ce qu'il reproche à ces « autres ». Sous un discours de victimisation fort commode, le groupe terroriste est devenu un bourreau pour les populations passées sous sa gouverne, perpétrant d'ignobles représailles contre ceux-là mêmes qu'il prétendait défendre. Tous ceux qui, parmi les musulmans, ne partagent pas son interprétation fondamentaliste de l'islam sunnite et du combat continuent d'être taxés d'apostasie, d'impiété, et pris pour cibles. Plusieurs tribus irakiennes et syriennes ont ainsi fait les frais de l'effroyable vengeance des djihadistes, et parfois perdu des centaines d'hommes, comme les Chaïtat en Syrie ou les Albou Nimr en Irak⁵. Les djihadistes se sont vanités de ces violences contre les Sahawat, tribus alliées à la coalition internationale, aux régimes et aux milices paramilitaires devenues les principales rivales dans le camp sunnite.

Sous le discours de victimisation : le bourreau

Pétrie d'une « rage narcissique » – pour reprendre la formule du psychiatre américain Heinz Kohut –, la vengeance culmine dans la déshumanisation. C'est là le fruit de la mise à distance et de la diabolisation d'autrui. « Interdis-toi le sommeil jusqu'à ce que tu venges tes sœurs, si tu es sincère. Tous les civils français sont des cibles, leur sang est licite.

4. M. Benraad, « L'État islamique, un orientalisme inversé », *Libération*, 21 décembre 2016, disponible sur : www.libération.fr.

5. M. Benraad, « Pourquoi devrions-nous combattre Daech ? Ressources et dynamiques de la mobilisation des tribus sunnites d'Irak », *Hérodote*, n° 160-161, 2016, p. 143-158.

Alors va t'abreuver de leur sang. Un couteau suffit pour trancher une tête. Un marteau suffit pour casser un crâne. Tu n'as pas besoin d'avoir beau-coup.» Voici les propos terrifiants tenus par le djihadiste français Rachid Kassim à destination de ses contacts sur la toile au mois de septembre 2016. Avant, dans deux numéros du magazine *Dar al-Islam*⁶ de l'État islamique, les Français étaient comparés à des cochons, symbole de cette dégradation censée refléter en miroir celle des musulmans. Le porc étant un animal impur dans l'islam, la visée est bien entendu pour les militants de susciter le dégoût, l'aversion, en vue de mieux sensibiliser à leur combat contre les « mécréants⁷ ». Ainsi animalisée, la vie des Français (y compris de confession musulmane et demeurés dans la « zone grise⁸ ») perd toute sacralité, et la vengeance prend son épaisseur : de fait, elle va désormais au-delà de la simple inspiration cognitive procurée par le récit djihadiste pour devenir une conviction intime chez les assaillants.

Des émotions négatives au service du djihad armé

On touche ici à un autre aspect essentiel. La vengeance se veut, chez l'État islamique et d'autres groupes radicaux plus qu'une posture morale et rhétorique vis-à-vis de l'autre : elle est aussi un processus affectif, à travers lequel le djihadiste, si l'on se place au niveau individuel, se décharge de ses émotions et recherche une certaine zone de confort. Par sa puissance sensorielle, toute vengeance répond en règle générale à des affects : la colère, induite par une blessure, une humiliation, la haine et la honte, qui conduisent à rechercher la paix de l'âme et la dignité à travers l'acte vengeur lui-même. Cet acte sera d'autant plus brutal que le temps de rumination de ceux qui se considèrent comme lésés dans leur estime et leur fierté l'aura été. Le sociologue néerlandais Bas van Stokkom distingue deux sortes de vengeance : celle qui est déterminée par la colère, davantage orientée vers un principe de proportionnalité, et celle conditionnée par la haine, obsessionnelle et étrangère à l'empathie.

Tuée à Manchester le 22 mai 2017 dans l'attentat kamikaze de Salman Abedi perpétré à l'issue d'un concert de la chanteuse Ariana Grande, la jeune Saffie Rose Roussos est froidement qualifiée de « croisée » dans le communiqué de revendication diffusé ensuite par l'État islamique. De même, le djihadiste français Larossi Abballa voue une haine sans bornes à la police

6. Voir par exemple *Dar al-Islam*, n° 10, p. 9.

7. « Koufr » en arabe, soit l'ingratitude au sens littéral. La mécréance désigne dans l'islam le refus de croire en Dieu et ses prophètes, dont Mahomet.

8. La notion de « zone grise » renvoie à l'espace de coexistence entre musulmans et non-musulmans, dont l'extinction aurait débuté, selon l'État islamique, au moment des « opérations bénies » du 11 septembre 2001. *Dabiq*, n° 7, p. 54-66.

lorsqu'il se rallie à l'organisation terroriste, et assassine les deux fonctionnaires Jean-Baptiste Salvaing et Jessica Schneider à leur domicile le 13 juin 2016, hésitant pendant quelques minutes à s'en prendre à leur jeune fils. Dans le numéro 15 de son magazine anglophone *Dabiq*, l'État islamique avait exposé les motifs de cette détestation dans un article intitulé : « Pourquoi nous vous haïssons et pourquoi nous vous combattons. » La dimension foncièrement idéologique (et pathologique) de la haine vouée par le groupe djihadiste à tous ceux qui lui sont extérieurs ressort très clairement. L'État islamique assume ainsi la tuerie d'Omar Mateen à Orlando contre les « sodomites libéraux », en référence à la boîte de nuit prise pour cible par le djihadiste, et évoque un commandement fait aux musulmans de « terroriser les ennemis qui ne croient pas en Dieu ». Il ironise aussi sur la certitude occidentale d'un djihad « irrationnel », en insistant sur la vengeance comme motif réfléchi présidant à la violence des « soldats du califat »⁹.

Comme dans le cas de tout activisme radical, l'État islamique provoque à travers cette colère ce que d'aucuns qualifieraient de « résonance affectuelle », soit le travail émotionnel déployé au sein d'un groupe militant, entre ses membres, travail qui relie le récit vengeur de l'État islamique aux biographies des djihadistes eux-mêmes¹⁰. En d'autres termes, l'État islamique crée autant de colère par son revanchisme assumé, qu'il est le récipiendaire de la colère des individus qui lui ont prêté allégeance. Considérons le cas du réfugié Mohammed Riyadh qui, en juillet 2016, attaque à la hache les passagers d'un train au nord de Nuremberg, en Allemagne. L'assaillant s'était filmé en promettant, un couteau à la main, de « venger » les bombardements sur l'État islamique. On peut supposer, au vu de cette revendication, que le jeune Afghan s'était reconnu au plan affectif dans le récit propagé par l'État islamique, en se l'appropriant comme cadre cognitif. Il se pensait sans doute aussi l'agent d'une « mission supérieure ». Se référant plusieurs fois à son pays d'origine (le Khorassan¹¹), il déclarait : « Il est temps que vous cessiez de venir chez nous tuer nos familles en croyant vous en sortir. » La résonance émotionnelle trouvée dans la narration de l'État islamique, et *in fine* co-construite par le militant à travers son acte meurtrier, est difficilement dissociable de son parcours antérieur. Mohammed Riyadh a trouvé dans le djihad un soulagement permanent, une solution cohérente et articulée à sa haine et à son sentiment d'impuissance.

9. L'État islamique annonce venger les « crimes de l'Occident contre l'islam et les musulmans », *Dabiq*, n° 15, 2016, p. 30.

10. D. Schrock, D. Holden et L. Reid, « Creating Emotional Resonance: Interpersonal Emotion Work and Motivational Framing in a Transgender Community », *Social Problems*, vol. 51, n° 1, 2004, p. 61-81.

11. Terme médiéval qui correspond au nord-est de l'Iran, à l'Afghanistan, de même qu'au sud du Turkménistan, de l'Ouzbékistan et du Tadjikistan actuels.

Posture revancharde et identification collective

En dernier ressort, la vengeance est productrice, par son expression théâtralisée comme dans son achèvement par les actes, d'identification collective. Cette dimension est essentielle, d'autant qu'il est démontré que plus la prégnance d'une identité est vive, plus la réponse commune aux menaces extérieures – réelles ou imaginées – l'est aussi. Cette réponse prend le visage d'une vengeance agressive¹², et l'on en revient à la problématique du « macro-ennemi » établi par l'État islamique comme réceptacle et amplificateur de ses intentions vengeresses. Une identification collective exacerbe, de surcroît, les motivations individuelles : nombre de djihadistes soulignent avoir « répondu » à l'appel de l'État islamique, comme c'est le cas une fois encore de Larossi Abballa lorsqu'il mentionne l'ancien porte-parole du groupe terroriste, Abou Mohammed Al-Adnani, tué dans une frappe américaine fin août 2016. Un an plus tôt, Adnani avait émis des consignes limpides à l'endroit de tous ses partisans : « Si vous ne pouvez pas faire sauter une bombe ou tirer une balle, débrouillez-vous pour vous retrouver seul avec un infidèle français ou américain, et fracassez-lui le crâne avec une pierre, tuez-le à coups de couteau, renversez-le avec votre voiture, jetez-le d'une falaise, étranglez-le, empoisonnez-le. Ne consultez personne et ne demandez de fatwa à personne. »

Le membre ou le sympathisant de l'État islamique se transforme en « musulman vengeur », et la simple désignation de l'ennemi, dans une logique caricaturale, a pour symétrique l'édification d'un groupe renouvelé, régénéré, qui se pense comme doté d'une tâche sacrée : celle d'élever la parole de Dieu sur Terre. Dans le cas de l'État islamique, cette communauté est l'oumma globale, attaquée de toutes parts, et dont les djihadistes se posent arbitrairement comme les seuls représentants. Du haut de cette identité revancharde considérée comme supérieure à tout autre attachement – ethnique, communautaire ou national –, se tissent des liens de solidarité et de fraternité. Le « frère » et la « sœur » deviennent ainsi en quelque sorte des individualités interchangeables au prisme de la vengeance recherchée pour le compte du groupe.

L'exemple des jeunes djihadistes français Adel Kermiche et Abdel Malik Petitjean témoigne de cette logique. Convaincus de la nécessité de se lier à l'État islamique pour venger les civils sunnites morts en Syrie, les deux hommes communient dans un même désir de vengeance, qui atteint son point d'orgue avec l'assassinat du père Jacques Hamel dans l'église

12. P. Fischer, S. A. Haslam et L. Smith, « If You Wrong Us, Shall we not Revenge? Social Identity Salience Moderates Support for Retaliation in Response to Collective Threat », *Group Dynamics: Theory, Research and Practice*, vol. 14, n° 2, 2010, p. 143-150.

de Saint-Étienne-du-Rouvray le 26 juillet 2016. Kermiche et Petitjean se tenaient symptomatiquement la main dans leur vidéo de revendication. Ils sont emblématiques de la puissance des émotions forgées entre militants au cœur des réseaux djihadistes, à tel point que le tandem ferait presque penser à quelques célèbres couples vengeurs de la littérature. L'attentat déjoué à Marseille en juin 2017, au cœur de la campagne présidentielle, met aussi en scène un tandem criminel animé d'un implacable esprit de revanche. Les autorités retrouvent, dans l'appartement où s'étaient cachés Mahiedine Merabet et Clément Baur, l'inscription « la loi du talion » agencée avec des munitions. Au regard de l'arsenal saisi par la police, des photos d'enfants syriens morts ou blessés figurant sur leurs murs, et de leur rencontre originelle en prison, on peut aisément présumer que les complices avaient ressassé leur entreprise terroriste de longue date.

La déroute militaire de l'État islamique, depuis plusieurs mois, dans ses principaux sanctuaires irakiens et syriens – Mossoul et Raqqa en tête – sanctionne un affaiblissement du groupe et de ses capacités de nuisance. Le proto-État que ses dirigeants avaient tenté de former à cheval entre les deux pays se voit objectivement réduit à une peau de chagrin, et le projet panislamiste de l'État islamique a perdu beaucoup de son attrait par rapport à l'enthousiasme qu'il avait pu générer en 2014. Comme par le passé, l'État islamique se replie d'ores et déjà sur des activités insurrectionnelles et clandestines, tout en revendiquant une série d'actes meurtriers à travers le monde pour venger ses pertes et la destruction de son « califat ». C'est la preuve que le groupe djihadiste est loin d'avoir dit son dernier mot, et qu'il saura s'adapter aux nouvelles conditions. À ce titre, s'il est encore difficile d'anticiper en quoi ses échecs au Moyen-Orient et ailleurs dans le monde musulman influenceront sa résilience au niveau global, il est certain que ses membres et partisans continueront de faire de la vengeance un thème moteur.

Dans un clip diffusé sur les réseaux sociaux au début du mois d'août, en pleine campagne pour la reprise de Raqqa en Syrie, un djihadiste britannique posté devant une arme automatique s'en prenait au président américain Donald Trump, comparé à un nouveau pharaon (symbole de tyrannie pour les djihadistes) : « Vous pouvez avoir les yeux rivés sur Raqqa et Mossoul, mais les nôtres le sont sur Constantinople et Rome¹³. Nous

13. Ces villes appartenant aux mondes antique et médiéval sont constamment évoquées. La première a même donné son nom au magazine ayant succédé à *Dabiq* et *Dar al-Islam*, *Rumiyah*, tandis que la seconde est historiquement tombée en 1453 aux mains des musulmans.

vous tuerons dans vos propres maisons. » Ces menaces ont été maintes fois répétées et tissent la longue toile des représailles auxquelles les adversaires de l'État islamique doivent s'attendre pour les mois et les années à venir. La vengeance ne cessera pas d'abreuver le récit djihadiste, et le désir de violence de ceux qu'il a convaincus, ou parviendra à convaincre, du bien-fondé de sa cause. Défaire ce discours revanchard et délétère, dont il faut souligner, encore et toujours, la puissance mobilisatrice, est un impératif qui doit être sérieusement pris en compte dans les politiques visant à réduire, sur le plus long terme, les effets de l'idéologie et des émotions et réactions qu'elle suscite. L'exercice n'est pas simple, mais il n'en est pas moins essentiel.



Mots clés

Irak
Daech
Vengeance
Musulmans